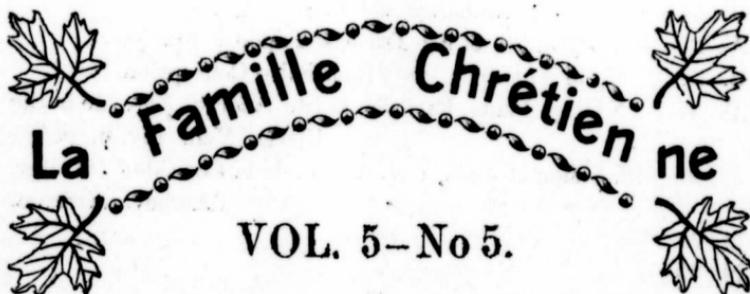


PLACÉ D'IEU!



La Famille Chrétienne



VOL. 5—No 5.

❖ ❖ ❖ OCTOBRE 1901 ❖ ❖ ❖

- M. 1 S. Rémi, évêque et confesseur.
M. 2 SS. Anges Gardiens, *dbl. maj.*
J. 3 Du S. Sacrement.
V. 4 S. François d'Assise, conf., *dbl. maj.*
S. 5 De l'Immaculée Conception.
D. 6 XIX apr. Pent. SOL. T. S. ROSAIRE. *Dbl. 2 cl. II Vêp. m.*
suiv. de S. Bruno (II Vêp.), du dim. et de plusieurs MM.
L. 7 S. Marc, pape et confesseur.
M. 8 Ste Brigitte, veuve.
M. 9 S. Denis, év., et ses SS. Compagnons, martyrs.
J. 10 S. François de Borgia, confesseur.
V. 11 De la férie.
S. 12 De l'Immaculée Conception.
D. 13 XX après Pent. Maternité de la Ste Vierge *dbl. maj.*
II Vêp., m. suiv., dim. et de S. Edouard (II Vêp.).

- L. 14 S. Calixte, pape et martyr.
 M. 15 Ste Thérèse, vierge.
 M. 16 De la férie.
 J. 17 Ste Hedwige, duchesse de Pologne, veuve.
 V. 18 S. Luc, évangéliste, 2 cl.
 S. 19 S. Pierre d'Alcantara, confesseur.
 D. 20 XXI apr. Pent. Pureté de la Ste Vierge. II Vêp. m. suiv.,
 de S. Canti (II Vêp.). dim. et de S. Hilarion, abbé.
 L. 21 Ste Ursule et ses Stes Comp., vges. marts.
 M. 22 De la férie.
 M. 23 Le Très-Saint Rédempteur, *dbl. maj.*
 J. 24 S. Raphaël, Archange, *dbl. maj.*
 V. 25 S. Chrysanthe et Ste Darie, son épouse, martyrs.
 S. 26 (Vigile:Anticip.). De l'Immaculée Conception.
 D. 27 XXII ap. Pent. Patr. de la Ste Vierge. *Kyr.* de la Ste
 Vierge. Vêp. suiv. m. préc.
 L. 28 SS. Simon et Jude, 2 cl. Anniv. de la Cons. de S. G. Mgr.
 l'Archev. d'Ottawa.
 M. 29 }
 M. 30 } De la férie.
 J. 31 JEUNE. Vigile de la Toussaint.

Salut à la Reine des Saints.

JE vous salue ô Marie, vous qui êtes la gloire des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs et des Vierges. Vous êtes la palme de justice éclatante de beauté; vous êtes le nard précieux de la chasteté, qui remplissez tout de votre parfum délicieux; vous êtes ce jardin verdoyant rempli de charmes célestes. C'est vous que figurait l'arche de l'ancienne loi où était cachée la manne pleine de douceur; vous êtes cette terre bénie, qui a porté le plus heureux des fruits; vous êtes ce rocher mystérieux, d'où sont sortis des flots d'eau vive; vous êtes la fontaine sacrée, qui va se jeter dans l'océan infini de la Divinité. O Marie, que vous êtes sainte, et que je suis coupable! Que vous êtes humble, et que je

suis rempli d'orgueil ! Que vous êtes élevée, et que je suis indigne ! O Vierge, dont rien n'a jamais altéré l'innocence et la sainteté, quel abîme entre votre pureté plus qu'angélique et mes immondes et insupportables iniquités ! Purifiez, je vous prie, purifiez, ô Mère de miséricorde, mon pauvre cœur de toutes ses souillures ; faites disparaître jusqu'à ces imperfections qui peuvent me rendre moins agréable à vos yeux. Séparez mon âme des tous les désirs terrestres, et fixez-la dans l'amour des choses du ciel pour la gloire éternelle de votre divin Fils.



ETAT D'AMES



Il y a des âmes d'un mysticisme enthousiaste, qui se pâment devant tout livre nouveau, "le seul qui leur fasse du bien ;" ou les conseils de tout directeur de rencontre, "le seul qui les comprenne ;" ou le ton de tout prédicateur qui passe, "le seul qui soit orateur ." Pour elles toute dévotion nouvelle est la plus utile et la plus importante ; elles s'y précipitent et finiraient par s'encombrer, si bientôt ce ravissement ne laissait la place à un autre. Elles se consomment en désirs de nouveautés pieuses, comme un pauvre affamé qui rêverait faire un bon repas et qui aurait toujours faim, pour ne pas savoir se contenter d'un bon ordinaire.

Il y a des âmes qui se disent incomprises, pour légitimer bien des écarts de leur imagination et plus encore leur entêtement. Elles se sont fait une manière de voir, de penser, de juger, de prier, de communier, qui ne cédera devant aucune direction spirituelle. Souvent elles n'oseront pas repousser formellement un conseil, mais elles resteront raides, boudeuses, froissées, absolues, cramponnées à leur amour-propre, qui ressemble beaucoup à un sot orgueil.

J.S., *Semaine de Nice.*

❖❖ La BONNE HUMEUR ❖❖



A bonne humeur est une vertu réelle et souverainement importante dans l'ordinaire de la vie. Il y a des vertus plus grandes par leur objet, les vertus théologales, par exemple, les vertus de prudence, de religion ; nulle n'est d'un usage plus fréquent. Elle suppose une certaine force dans le caractère qui sait dominer les circonstances, apprécier les choses à leur juste valeur, ne pas leur donner une importance démesurée ; de sorte que, si les entreprises ne réussissent pas comme on le voudrait, si les désirs ne se réalisent point, il ne cesse point pour cela de persévérer dans la paix et le calme. Rien ne l'étonne, ni ne l'afflige jusqu'à le troubler violemment. C'est que ses ambitions sont modérées en ce qui concerne les biens de la terre ; c'est qu'il sait que la première condition pour dominer, c'est de demeurer maître de soi.

Cette vertu convient bien aux pères de famille. Sans doute, les soucis sont innombrables et parfois cuisants : néanmoins rien n'autorise cette humeur qu'on appelle *massacrante* et qui fait la tristesse de la maison toute entière. Les parents ne doivent pas oublier que l'habitude de se montrer irascibles, impatientes, acariâtres, déforme le caractère des enfants et prépare des générations d'êtres insupportables. Cette considération s'impose surtout aux mères de famille, à raison des rapports plus fréquents qu'elles doivent avoir avec leurs enfants. Ici une recommandation spéciale aux jeunes filles : Elles doivent faire *le beau temps* au foyer domestique. C'est le meilleur de leur rôle. On attend cela d'elles. A force de tact, par ce génie des choses délicates qui leur appartient, elles sauront adoucir autour d'elles les contrastes, les difficultés.

Bref, la bonne humeur est l'expression, la forme extérieure de cette bonne volonté requise pour la paix qui doit exister entre nous et ceux qui nous entourent.

C'est le charme de la société, c'est le calme de la vie ; c'est aussi une vertu que Dieu sait bénir et récompenser.



De LATUDE.



LE LATUDE, fils d'un officier supérieur des gardes de Louis XV, était né pourvu de beaucoup des dons que la nature accorde : c'est-à-dire d'un corps robuste, d'un esprit vif et d'une grande hardiesse d'imagination, Malheureusement, la fortune, sans laquelle tant de belles qualités s'éteignent souvent méprisées ou inconnues, avaient été pour lui plus avare de ses avantages.

Or, sous le règne dissipé du successeur de Louis XIV, quiconque n'était point riche ne devait guère conserver l'espoir d'arriver à d'éminents résultats. Tous les emplois, tous les postes remarquables dépendaient alors plutôt du caprice des puissances du jour que de la justice éclairée du roi. Il s'ensuivait que l'esprit courtoisane opérait des merveilles pour obtenir la faveur, et que le plus habile finissait toujours par devenir le plus opulent et le plus recherché.

Le jeune de Latude, donc, ambitieux comme la plupart des hommes transcendants, et séduit d'ailleurs par le mauvais exemple, avait depuis longtemps formé le projet d'établir sa fortune sur une base créée par lui-même et qui ne dût point avoir à redouter les contretemps du hasard. Déjà mille de ses plans plus ou moins adroitement combinés étaient morts dans son cerveau, sans qu'il eût osé tenter l'exécution d'un seul, lorsqu'un jour, prenant enfin une résolution ferme, il finit par s'arrêter à celui-ci, dont bientôt vous le verrez cruellement se repentir.

Une marquise fort aimée du prince, et dont la judicieuse histoire a depuis rendu le nom un opprobre, était à cette époque la plus sûre idole dont on dût briguer la protection.

Il emplit une petite boîte qu'il possédait de diverses fioles contenant des liqueurs dangereuses. Il fit écrire une lettre dans laquelle des inconnus feignaient d'avoir à se venger de la favorite du roi ; puis il adressa la boîte, les fioles et la

lettre à la marquise, l'instruisant en outre de la découverte qu'il avait eu le bonheur de faire d'un complot tramé contre sa vie.

Cet envoi fut reçu au château avec autant de surprise que de terreur. De Latude fut mandé ; mais, manquant de promptitude et de précision dans les réponses qu'il fit à différents interrogatoires, on commença à soupçonner la vérité de son rapport. Les objets en question furent examinés de nouveau ; bref, on parvint à s'assurer que quelques mots ajoutés à la prétendue épître des inconnus avaient été tracés de la même main que le billet d'envoi. On en conclut que de Latude était sans doute le complice et l'envoyé des auteurs du crime ; une lettre de cachet fut dressée contre lui, et le jour même il fut écroué à la Bastille.

Voilà donc l'imprudent victime de ses propres artifices, et précipité tout à coup de l'extrémité des plus beaux rêves dans un abîme qui n'avait guère pour lui d'autre perspective que le tombeau.

Le malheureux jeune homme sentait bien que son père ne pouvait rien pour le sauver, car les preuves de son innocent stratagème étaient impossibles à établir : il n'en avait pris d'autre témoin que la personne qui lui avait follement prêté l'office de sa main ; et l'honneur voulait qu'il ne la compromît pas en faisant un aveu qui d'ailleurs eût été sans fruit pour sa justification.

Ainsi, le plus court était de se résigner : c'est ce que fit le nouvel hôte de la Bastille.

On l'avait mis dans une chambre souterraine dont les murailles étaient épaisses de douze pieds au moins et dont les fenêtres armées de formidables barreaux de fonte rendaient inutiles toutes pensées d'évasion.

Ce fut là qu'il passa dix années, n'ayant que ses profondes douleurs pour se distraire de l'ennui.

Quelques livres enfermés dans sa malle lui avaient bien été laissés lors de son incarcération ; mais ces livres il les savait par cœur, et, plusieurs fois déjà se les était récités sans

faire une seule faute. On conçoit donc qu'ils étaient plutôt propres à l'affliger qu'à le tirer de l'abattement.

Le ciel, néanmoins, le prenant en pitié, lui réservait bientôt de puissants motifs de consolation.

Un soir, tandis qu'il cherchait péniblement un sommeil aussi fatigant que l'insomnie, il entendit gratter dans l'encoignure où son lit était placé. Aussitôt son imagination lui fait croire que ce peut être un prisonnier comme lui qui essaie de pratiquer une issue pour s'enfuir ; et, sur-le-champ, lui-même se met à creuser des ongles précisément à l'endroit de communication.

Il travaillait de la sorte depuis plusieurs jours, n'ayant tout au plus enlevé qu'un demi pouce de pierre quand il crut s'apercevoir que ces efforts interrompaient ceux de l'être qu'il supposait son compagnon de captivité. Il attendit, le lendemain, avec la plus vive impatience le moment où le bruit accoutumé aurait lieu, et, cessant alors tout mouvement, il se coucha sur le sol, prêta l'oreille et entendit fort distinctement broyer le granit. Dès lors ses propres travaux furent suspendus, et il prit la ferme résolution de ne point agir pour ne plus éprouver de retard dans l'heureuse réunion qu'il se promettait.

“ Quelle félicité, s'écriait de Latude, d'embrasser un ami de malheur, de causer avec lui, et, peut-être, d'échapper ensemble à la tyrannie des méchants et du sort ! ”

Hélas ! c'était perdre d'une manière bien cruelle les plus douces émotions de l'âme. Ce compagnon de peine, cette autre victime des hommes et du sort n'était qu'une souris attirée sans doute par l'odeur des aliments que le prisonnier jetait parfois à ses pieds, dans son dépit de vivre pour tant souffrir !

Il est facile de comprendre ce que de Latude dut éprouver de désappointement quand il eut su se mettre en possession du léger animal qui avait fait si souvent, refluer son sang vers son cœur ; mais ce qu'il est plus mal aisé de concevoir c'est qu'il s'attacha tellement à cette petite créature que plus tard la mort de l'animal faillit causer celle du prisonnier.

A force de soins et de persévérance il avait su rendre sa souris si docile qu'au premier mot elle accourait à lui, se dressait debout, s'asseyait ensuite dans sa main, et se passait avec gentillesse ses pattes autour du museau. A l'heure des repas, les deux convives tout près l'un de l'autre se partageaient les morceaux de choix. Jamais entre eux de querelle vive et toujours de l'amitié. Dans cette douce intimité de rapports, dans cette mystérieuse alliance du sentiment et de l'instinct, qui sait combien de fois la souris, se méprenant sur la goutte d'eau qui lui revenait, a pu boire de larmes tombées des yeux de son maître !

Enfin, il la perdit. Un jour, en s'éveillant, il la trouva morte sous un de ses bras. Elle avait quitté la cabane de pain durci qu'il lui avait faite ; elle était venue le voir, et la nuit il l'avait étouffée.

Il en fut sérieusement malade de chagrin. Toutefois, la raison l'ayant emporté, il se releva de son engourdissement, et, son énergie renaissant avec sa santé, il entreprit enfin l'œuvre qui devait opérer sa délivrance.

Dans sa chambre était une cheminée garnie, à trois hauteurs différentes, d'énormes baires de fer. De Latude chercha tant qu'il découvrit un long clou, planté dans cette cheminée même, probablement afin de favoriser l'ascension ou la descente de ceux qui l'avaient fortifiée.

A force de secousses et de mal il parvint à s'emparer de ce clou ; et il l'employa si activement qu'au bout de six mois il eut descellé une des trois grilles ; cinq mois après les deux autres ne tenaient plus.

Cependant, comme chaque année on faisait de rigoureuses visites et que cette époque approchait, le jour venu, de Latude remit tout en place, écrasa des débris de plâtre, en fit une poudre très-fine dont il se blanchit le visage ; ensuite, feignant une subite indisposition, il se coucha.

La visite eut lieu : rien ne fut remarqué.

J'ai dit qu'on avait mis le prisonnier dans une chambre souterraine ; effectivement, de Latude s'était aperçu en montant

dans la cheminée, qu'il y avait cent trente pieds de distance entre le manteau et le sommet. Cette proportion était effrayante par rapport à l'intention du captif, mais il avait trop fait pour reculer; et du reste, il en était arrivé au point de préférer une chance de mort prompte à celle d'une souffrance interminable. Il avait à sa disposition un assez grand nombre de chemises de toile; il les effila toutes brin à brin, tressa une corde de tous ces filaments épars, et forma une échelle de cent pieds à peu près : car il avait calculé que l'emplacement de sa chambre se trouvait de trenté pieds au-dessous du sol extérieur.

Or, une fois tous ses préparatifs achevés, et par une nuit pluvieuse d'automne, de Latude grimpa dans l'étroit et fumeux conduit qui aboutissait au-dessus du rempart qui faisait face à la rue Saint-Antoine; et là, nouant son échelle à l'un des morceaux d'une crenelure en saillie, il descendit avec précaution de peur d'éveiller la surveillance du soldat de garde.

Une heure après il était en route pour la Hollande; sans un sou, mais plein de courage, et habitué d'ailleurs à toutes les privations.

Nous ne le suivrons point dans le cours de quatre ans qui se passèrent à dater de son évasion qui fit grand bruit à la cour. La favorite du roi mit tout en œuvre pour reprendre le fugitif. La police du royaume reçut les ordres les plus sévères. Pas un bourg, pas un des petits villages français ne fut exempt de perquisitions réitérées; et de Latude apprit cela d'un de ses amis qui eut l'imprudence de le lui écrire sous le couvert d'un négociant d'Amsterdam.

Malheureusement le service des postes ne se faisait point alors comme aujourd'hui; et des chefs plus envieux de faveur que scrupuleux envers leur conscience eurent à la fin l'idée d'ouvrir les lettres qui partaient pour l'étranger avec l'apparence d'une double enveloppe.

L'un d'eux ne réussit que trop bien dans cette infâme entreprise. On sut l'endroit qu'habitait de Latude, et peu de jours après on publiait par la ville d'Amsterdam qu'un empoisonneur parisien avait été enlevé la nuit précédente, et reconduit en France de brigade en brigade pour être logé selon la loi.

L'infortuné de Latude était donc retombé sous le poids des vengeances d'une femme puissante, d'autant plus courroucée que la victime s'était soustraite à son bourreau.

Pour la seconde fois, on le remit à la Bastille, mais enchaîné comme un monstre et traité de manière à abrégér ses jours. Ce fut pendant l'espace de vingt ans qu'il passa ainsi que ce malheureux écrivit ses mémoires sur de la mie de pain laminée avec ses fers. N'ayant point d'encre pour tracer des caractères apparents, il avait l'habitude de s'attacher un doigt de façon à se le gonfler, puis il en usait l'épiderme, et écrivait avec son sang.

Là encore, de même que Pélisson, et en souvenir de son ancienne compagne la souris, il essaya d'appriivoiser une araignée, mais il ne réussit point.

Tant de douleurs morales et physiques devaient nécessairement accabler celui qui en était l'objet ; aussi de Latude, devenu vieillard, infirme et maladif, n'attendait plus que la mort, quand on vint lui dire que des adoucissements allaient être apportés à sa situation.

Cette promesse ne fut point trompée. Peu de jours après qu'il l'avait reçue, on le dégagea de ses chaînes, on le tira de son cachot ; les portes de la Bastille s'ouvrirent pour lui, et il fut transféré à la maison de Bicêtre, où un asile lui était accordé parmi les non furieux.

Ce changement venait de ce que Latude avait remis à un de ses précédents geoliers le triste exemplaire de ses mémoires. Cet homme, au cœur plus tendre que ne l'ont ordinairement ses pareils, avait fait copié l'écrit en question par son fils, et l'avait montré à une dame de ses amies que le sort déplorable du captif avait infiniment touchée. C'était cette dame qui s'étant employée pour de Latude, avait obtenu la faveur mentionnée ci-dessus. Un an plus tard elle lui fit recouvrer son entière liberté.

Voilà, une de ces histoires qui portent avec elles leur enseignement. Vous voyez à quoi peut mener une imprudence, et combien la ruse peut devenir dangereuse à son auteur.

La FAMILLE CHRÉTIENNE de Lille, France, (1) publie chaque mois une causerie sur l'hygiène. Voici celle du mois de février. Je recommande à nos ménagères canadiennes de méditer le proverbe italien qu'elles y trouveront cité : " Là où le soleil n'entre pas, le médecin entre. " Il vaudrait certainement mieux laisser endommager quelque peu les tapis par le soleil, que d'entretenir tant de germes mortels de consommation, de diphtérie et autres, qui se développent tout à leur aise dans les appartements où ne pénètrent pas abondamment l'air et la lumière.

HYGIÈNE de la MAISON



UNE MAISON.

LA femme qui aime son *chez elle* a un sens exquis pour juger un appartement : en un tour de pensée, elle s' imagine chaque pièce et chaque chose à sa place, et c'est toujours une grave imprudence pour le mari que de se charger, par délégation, d'un choix pour lequel il est parfaitement incompetent.

Le logement est le propre domaine de l'activité féminine ; elle juge en un instant, et jusqu'en ses moindres détails, l'adaptation plus ou moins facile d'un appartement aux besoins de cette synthèse compliquée qui a nom *le ménage*.

Dormir, manger, recevoir, voilà, groupés suivant leur ordre d'importance, les éléments de ce problème : vivre comme tout le monde, et se porter mieux qu'autrui. On le renverse complètement dans l'application. On *reçoit* d'abord, on *mange* en second lieu, et l'on *dort* où l'on peut.

LA CHAMBRE à COUCHER.

La *chambre à coucher* ! C'est là pourtant le nœud de l'hygiène domestique ! Dans laquelle des pièces de la maison habite-t-on aussi longtemps que dans la chambre où l'on couche ? C'est là, en effet, que l'on passe le tiers, si ce n'est la

(1) Nous recommandons vivement à nos lecteurs cette excellente revue.
Prix 50 centimes par an.

moitié de son existence, respirant bien quand elle est salubre, s'asphyxiant et s'empoisonnant peu à peu quand elle est étroite et encombrée. On peut dire sans exagération qu'une bonne chambre à coucher est une condition de longévité. Elle a deux ennemis mortels : dans le salon où l'on *parait* et dans celui où l'on *mange*, l'un et l'autre dissipant le plus clair de l'espace et des ressources, et ne laissant à ce besoin essentiel de respirer que ce qu'on ne peut lui enlever.

On devrait réserver pour y coucher la chambre la plus spacieuse et la mieux éclairée ; c'est ce qu'on s'empresse de ne pas faire, et les poumons y sont impitoyablement rationnés d'air.

Le renouvellement de l'air est cependant de nécessité absolue ; et si les chambres à coucher n'étaient drainées en permanence par leur tuyau de cheminée, on verrait s'accroître, sous une forme expressive, tous les effets du méphitisme.

Il semble que le soleil soit pour une chambre à coucher un visiteur au moins importun, comme si une chambre pouvait être salubre lorsqu'elle ne reçoit pas directement, et à certaines heures, l'influence vivifiante du soleil, dont les rayons ont un rôle actif pour purifier l'atmosphère. La lumière de la bougie ne supplée celle du soleil que comme moyen d'éclairage. Le proverbe italien : " Là où le soleil n'entre pas, le médecin entre, " est surtout applicable aux chambres à coucher. D'ailleurs, elles ne servent pas seulement pour le repos nocturne, elles deviennent souvent aussi des chambres où se font les maladies et où se préparent les convalescences, et si elles sont froides et mal éclairées, on ne se tire bien d'aucune de ces épreuves.

Il faut que cette chambre soit spacieuse, afin que la température ne s'en élève pas trop la nuit et que le méphitisme, par encombrement, ne puisse pas s'y produire. Une poitrine humaine désoxygène par vingt-quatre heures 10,800 litres d'air et exhale 540 litres d'acide carbonique. Les lampes, les bougies, les veilleuses brûlent aussi l'air d'une chambre à coucher et y versent, avec l'eau et l'acide carbonique, qui sont le fait de la

destruction des corps gras qui les alimentent, les produits volatiles qui ont échappé à une combustion complète ; par bonheur, l'air vicié est entraîné rapidement par le courant ascensionnel qui s'établit dans la cheminée, et un air frais et relativement pur afflue par les fissures des portes et de fenêtres. On peut affirmer que la cheminée rend plus de services à l'hygiène par son rôle de ventilation que par son office de moyen de chauffage.

Il faut aussi faire ressortir les inconvénients, si ce n'est les périls, des moyens qu'on emploie pour obstruer, l'hiver, les cheminées dans lesquelles on ne fait pas de feu. Le *devant de cheminée* est un engin antihygiénique qu'il faut consigner à la porte de sa chambre à coucher. N'y eût-il qu'un calorifère ou un poêle, il convient que les portes en restent libres la nuit, et que la clef de leur tuyau soit ouverte. Une ventouse, ménagée dans le tuyau de cheminée au niveau du plafond, aurait le grand avantage de fournir un écoulement à l'air chaud de la chambre, lequel monte toujours à la partie supérieure ; il serait facile de l'obstruer hermétiquement par un mécanisme, lorsqu'on voudra faire servir cette cheminée au chauffage.

L'alcôve circonscrivant dans la chambre un cube d'air confiné doit être considérée comme malsaine.

Les rideaux de lit ne valent pas grand'chose, et l'hygiène les voit d'un mauvais œil, car ils créent une sorte d'alcôve de perse, de mousseline ou de damas. Que dire de leurs inconvénients lorsqu'ils se surajoutent à ceux de l'alcôve elle-même ?

Je voudrais voir disparaître cette accumulation de meubles et d'objets de luxe qui encombrent aujourd'hui les chambres à coucher : l'on ne peut plus ni se mouvoir ni respirer au milieu de cet entassement d'un goût équivoque, et d'un bien-être fort contestable.

Les chambres à coucher qui sont trop petites, trop encombrées, où dans lesquelles l'air ne se renouvelle pas, produisent sur les personnes qui les habitent une véritable asphyxie lente, dont d'Arcet et Braconnot ont jadis bien observé les effets. Et alors même que les accidents ne revêtent pas

une forme aussi expressive, la santé ne tarde pas à subir un déchet véritable, accusé par de la pâleur, du mal de tête et de la courbature au réveil, une réparation insuffisante des forces, et quelquefois aussi par un état nauséux qu'on s'empresse d'attribuer à une toute autre cause.

FONSSAGRIVES (*La Maison*).

L'APPRENTI SERRURIER.



Dans une des plus vilaines rues de Paris, de celles qui séparent les rues Saint-Denis et Saint-Martin, on voit une boutique toute noire, éclairée par la lueur d'un grand feu de char-terre, que par la fenêtre et la porte qui don-sur cette triste ruelle. Là des hommes tout aussi frappent sur des enclumes, liment le fer ou le polissent, tout cela en chantant, pendant que le *ga-min* à l'aide d'une grosse corde, fait aller le soufflet de la forge.

Ce *gamin*, ainsi appelé par les compagnons serruriers, a pour vrai nom, Nicolas Pluchard, seul enfant de Mathieu Pluchard, bon ouvrier pour la pose des sonnettes et qui allait passer chef des autres, quand un affreux accident le rendit infirme pour sa vie.

Voulant donner à son petit Nicolas le goût du travail, Pluchard avait l'habitude de l'amener avec lui à la boutique; il y passait tout le temps qu'il n'allait point à l'école. Qu'au-rait-il fait à la maison, le pauvre Nicolas? Il n'avait plus sa mère, elle était morte de maladie, peu de temps après l'avoir mis au monde; et son père ne voulait pas confier l'éducation de Nicolas aux commères du quartier. Pour l'empêcher d'aller vagabonder avec les petits polissons des maisons voisines, il lui avait fait un petit marteau, lui avait mis un man-

che à un petit tronçon de vieille lime, puis le faisant asseoir sur les marches de la boutique, il lui donnait à redresser de vieux clous sur la pierre, et Dieu sait qu'elle était la joie de l'enfant lorsqu'après s'être bien souvent frappé les doigts au lieu des clous, il parvenait à en rendre un assez droit pour être employé par son père!

Il venait d'avoir sept ans, quand Pluchard lui dit un jour :
— Allons, gamin, prend mon sac et mon gilet et viens-t'en avec moi.

— Où que ça, mon père ?

— Pardine dans ste belle maison, où que je t'ai laissé à la porte, l'autre jour, tu sais bien ?

— Sûr, que je m'en souviens. C'était-y beau ! y avait-y des belles fleurs dans la cour !

— Eh bien, si t'es sage, je t'y ferai entrer dans ste cour, mais ne vas pas toucher à rien, morbleux !

— Navez pas peur ; marchez toujours, dit Nicolas, d'un ton qui devait donner confiance, puis il passa sa tête dans les ronds de fil de fer, qui lui formèrent un collier bizarre, et, chargeant le sac sur son dos, il suivit son père jusque dans un des plus beaux hôtels de la Chaussée-d'Antin.

— Ah ! c'est vous qui venez poser la cloche, dit le concierge en apercevant Pluchard, vous ne vous pressez guère, mon brave homme ; tenez, la grande échelle est là sous la remise, allez la prendre.

Et cette grande échelle qui n'avait pas servi depuis longtemps était à moitié pourrie. Cependant elle avait été vendue comme étant neuve, au riche banquier qui habitait cette maison ; on l'avait repeinte avec tant de soin qu'elle devait tromper tout le monde.

Mathieu, aidé d'un palefrenier qui se trouvait là, apporte l'échelle, l'appuie sur le mur, et monte avec ses outils jusqu'à la hauteur du second étage où il doit poser la cloche.

— Veux-tu bien te retirer de là dessous, crie-t-il à Nicolas du faite de l'échelle ; si mon marteau venait à tomber, il te casserait la tête. M'entends-tu ! gamin ! obéis ou si non...

Et Nicolas qui était assis au bas de l'échelle, et qui faisait déjà des petites montagnes avec le sable de la cour, se lève en murmurant un peu de cet ordre, qu'il croit inutile, et va se placer à quelque distance, sur une marche du perron. Mais à peine a-t-il recommencé son jeu sur le sable, que le bruit d'un corps pesant tombe près de lui, le fait tressaillir, il se retourne, et voit son père étendu, sans mouvement, le pied pris dans un des débris de l'échelle qui vient de se rompre.

Aux cris que jette Nicolas, on accourt, chacun s'empresse de secourir le malheureux blessé : l'un va chercher un chirurgien, l'autre va prendre un matelas de son lit pour reposer les membres mutilés du pauvre ouvrier. Pendant qu'on lui prodigue tous les soins que son état réclame, Nicolas crie en sanglotant, mon père ! ah ! mon père est mort ! je veux voir mon père, et il pousse de toutes ses forces les gens qui l'empêchaient de parvenir jusqu'au brancard qu'on vient d'apporter. Enfin une vieille femme en a pitié.

— Sois tranquille, mon enfant, dit-elle, ton père n'est pas mort, on va le porter à l'hospice, et tu peux retourner chez ta mère.

— Ma mère !..... Répète Nicolas en pleurant, je n'ai plus que mon père... Je veux voir mon père ; et dans sa rage de ne pouvoir approcher de lui, il tirait les habits, les jupons de chacun, de manière à les mettre en lambeaux.

A ces cris, à cette voix qui retentit au cœur du blessé, il se ranime, ses yeux se rouvrent, et veut faire signe de laisser venir son enfant à lui. Mais ses membres fracassés ne lui permettent pas un seul mouvement. C'est à son regard implorant qu'on devine sa pensée, on lui apporte Nicolas, et au milieu des tortures qu'il éprouve, il sourit à la vue de son enfant en larmes.

On le transporte à l'hospice ; les domestiques du banquier, attendris sur le sort du petit Nicolas, proposent de le garder et de le nourrir jusqu'au moment où son père sera guéri de ses blessures ; mais nulle offre, nulle caresse, ne peuvent obtenir de lui qu'il abandonne son malheureux père. Un com-

missionnaire qui se trouvait là, prit Nicolas par la main, et le fit suivre avec lui le brancard jusqu'à l'hospice.

— Là il fut bien accueilli, car l'amour d'un enfant pour son père intéresse tout le monde; un infirmier en prit soin et le fit coucher avec lui tant que dura la cure de son père; elle fut longue, et malgré tout le talent si justement renommé des professeurs de l'hospice Beaujeon, il resta estropié d'une jambe et du bras droit; alors, ne pouvant plus marcher ni travailler, il se trouva sans autre ressource que les modiques secours accordés par le maire aux infirmes de son arrondissement.

Pendant son séjour à l'hospice, il avait été visité quelquefois le dimanche par le maître serrurier chez lequel il travaillait. Ce brave homme, désolé de perdre un si bon ouvrier, résolut de le secourir autant qu'il lui serait possible en se chargeant de l'apprentissage de Nicolas.

— Viens, lui dit-il, mon gamin, tu es encore bien mioche, mais c'est égal, t'as du cœur, tu feras ton chemin, et puis j' te connais, tu seras fièrement content le jour où tu pourras nourrir ton père. Allons, viens avec moi à la boutique, reprends ton soufflet, tes vieux clous, et écoute les avis des anciens du métier, tu seras bientôt en état de forer une clé, et crève l'avarice mille tonnerres! si tu travailles ferme, tu gagneras tes cinq sols et la soupe, ni plus ni moins qu'un soldat de la grande armée.

Pluchard pleura de reconnaissance d'un si grand bienfait, car il savait bien que la protection du père Corbillon n'en resterait pas là! En effet ce brave homme, chaque jour plus content de son jeune apprenti, lui faisait de petits cadeaux que Nicolas portait à son père, et qui faisaient la joie de tous deux, car ils étaient le prix du travail et de la bonne conduite de Nicolas.

Il commençait déjà à faire des ouvrages difficiles, son adresse était déjà citée dans le quartier, et quand sa journée était finie, il forgeait des clés et raccommodait de mauvaises serrures, de vieux mouvements de sonnettes, et le profit de ces petits travaux payait ordinairement le tabac de son père.

Un soir d'été qu'il limait un verrou sur le bas de la porte, tandis que les ouvriers étaient allés se rafraîchir au cabaret voisin, deux hommes bien mis, dont l'un avait un ruban rouge à la boutonnière, s'arrêtèrent devant lui, après avoir regardé longtemps dans la boutique :

— Il n'y a donc personne ici, dirent-ils, d'un ton de mauvaise humeur ?

— Sifait, Messieurs, il y a moi, répondit Nicolas en ôtant sa casquette.

— Toi, mon garçon ? tu es bon pour garder la boutique, mais pour faire une clé ?

— Ah ! c'est pas ça qui me gêne, allez, Monsieur, donnez-moi la serrure tout de même, et si la clé que je vous ferai n'y va pas, et bien, vous ne me la paierez pas, v'la tout.

— La serrure ! belle malice, dit l'homme au ruban, il faudrait casser ma caisse pour t'en donner la serrure. Mais heureusement, que dans la crainte de perdre ma clé, comme je viens follement de le faire, j'avais eu la précaution d'en prendre autrefois l'empreinte, et que je puis m'en servir pour en avoir une nouvelle.

— Je le sais bien, vraiment, reprit Nicolas, est-ce que nous n'employons pas ce moyen quand nous avons plusieurs clés à faire pour la même serrure, donc !

— Quoi ! tu serais capable d'en faire une sur ce modèle ? dit l'autre en tirant de sa poche un morceau de cire verte qui portait l'empreinte d'une clé de moyenne grandeur.

— Sans doute ; mais pour plus de sûreté si vous voulez montrer cela au maître dit Nicolas, je vous réponds qu'il vous fera un bijou de clé là-dessus.

— C'est inutile, mon ami, nous savons que tu es un brave garçon ; que dans tes moments de récréation tu travailles pour ton père ; cela nous intéresse, et nous voulons te faire gagner de l'argent.

— Vous êtes bien bons, messieurs, reprit Nicolas attendri de reconnaissance ; mais c'est que, voyez-vous, j'ai peur de n'être pas assez adroit pour.....

— Oh ! que si, vraiment, nous savons bien de quoi tu es capable ; ce que j'exige d'abord, dit l'homme décoré, c'est que tu ne parles à personne, pas même à ton père, de ce que nous te commandons.

— Ce n'est pas quelque chose de mal, j'espère ?

— Non, c'est tout bonnement, reprit-il, que je ne veux pas qu'on sache que j'ai perdu ma clé, d'abord parce que ma mère m'appellerait un étourdi, ensuite parce que mes domestiques pourraient tirer parti de cette perte pour... mais tu es trop jeune pour comprendre cela. Qu'il te suffise de savoir que tu recevras vingt francs si tu réussis à faire cette clé à toi seul, et dans l'espace de trois jours.

— Vingt francs ! répéta Nicolas, et au même instant tous les cadeaux qu'il pouvait faire à son père avec cette grosse somme lui apparurent à l'esprit. Son cœur battit d'espérance, et il promit tout ce qu'on voulut jusqu'au secret envers tout le monde.

Le lendemain de grand matin, il se met à l'ouvrage bien avant que personne soit à la boutique ; car il est connu dans la maison, et on le laisse entrer et sortir sans y prendre garde. Malgré le bon motif qui le faisait agir, le mystère avec lequel il travaillait lui donnait une sorte d'inquiétude ; il ne s'était jamais caché de ce qu'il croyait louable, et quelque chose l'avertissait du danger attaché à un semblable secret.

Cependant le travail est presque achevé ; il n'a plus qu'à polir la clé qu'on doit venir prendre le lendemain avant le jour, en donnant à Nicolas les vingt francs convenus. Tourmenté par la crainte de s'être donné une peine inutile, il ne dort pas de la nuit ; aussi est-il à son poste, sur les marches de la boutique, bien avant l'heure indiquée. Enfin, il voit revenir les deux hommes qui lui ont commandé la clé ; il la leur remet. Elle leur paraît conforme au modèle mais à peine l'un d'eux a-t-il remis les vingt francs à Nicolas, qu'il dit à son camarade quelques mots dans un langage que Nicolas ne comprend point et que tous deux se mettent à courir à toutes jambes vers un bout de la rue, tandis qu'un piquet de

garde national eentrain par l'autre. En s'éloignant avec tant de précipitation, ils avaient laissé tomber l'empreinte en cire. Nicolas la ramassa, puis il la serra avec une partie de son argent dans la baraque d'un compagnon, où il déposait chaque soir ses outils. Cette baraque était accrochée dans un coin de la boutique.

Quand vint l'heure du dîner, Nicolas dit qu'il n'avait pas faim ; prenant seulement un morceau de pain avec un morceau de fromage, il courut chez une revendeuse à laquelle son père achetait du linge quand il avait de quoi le payer. Mais depuis longtemps le père Pluchard ne pouvait plus se donner de chemises. C'est donc à l'acquisition de quatre belles chemises de hasard que fut consacrée la moitié de la somme gagnée par Nicolas. Le reste devait être employé en vin, en tabac et en un beau saucisson qu'il se promettait d'offrir, surmonté d'un petit bouquet, à son père, le jour de saint Mathieu. Quelle belle surprise ! d'un côté, les quatre chemises nouées avec un ruban de fil couleur de rose ; de l'autre le saucisson fleuri ; au milieu une bouteille de vin à trente sous ! avec un œillet fiché dans le bouchon. Jamais fête paternelle n'aura été mieux célébrée.

Et c'est le surlendemain qu'arrive ce beau jour !

Mais la veille de ce jour tant désiré, le quartier est en rumeur, des groupes sont à toutes les portes. On parle d'un vol commis chez un riche marchand de la rue Saint-Denis.

Chacun s'extasie sur la manière adroite dont les voleurs se sont introduits dans l'appartement. La porte n'a point été forcée, aucune fenêtre ouverte, et pourtant on a tout dévalisé. — C'est bien fin, disait l'un, ils avaient des doubles clés. — On s'en doute bien, disait l'autre, puisqu'on fait des perquisition chez les serruriers.

En écoutant ce récit, Nicolas frissonne, une terreur dont il ne se rend pas compte lui fait hâter le pas pour n'en pas entendre davantage. Il arrive à la boutique, et son trouble augmente en voyant la porte gardée par plusieurs sergents de ville, son premier mouvement est de retourner chez son père ;

mais, honteux de céder à une crainte puérole, Nicolas passe fièrement le sac sur le dos, au milieu des sergents, et entre dans la boutique ; là un spectacle inattendu frappe ses yeux. Jérôme, le compagnon serrurier qui partage avec lui sa baraque, est entre les mains des sergents qui se disposent à l'emmener, malgré les serments qu'il fait et les larmes qui ruissellent sur ses joues. " C'est infâme, crie M. Corbillon, déshonorer ainsi ma boutique ! pendez-le, pendez-le, ce misérable, pour lui apprendre à me faire perdre mon état. Coquin, brigand, faire une clé sur empreinte, de connivence avec des voleurs !

— Arrêtez, arrêtez ! s'écrie Nicolas de toute la force de sa voix. Ne l'emmenez pas, il n'est pas coupable. C'est moi seul qui ai fait tout le mal !

— Qu'est-ce que tu nous chantes, dit l'officier en le repoussant, laisse-nous faire notre devoir.

— Votre devoir n'est pas d'arrêter un honnête homme, criait Nicolas, et je vous dis que Jérôme ne sait pas tant seulement ce que vous lui voulez ; encore une fois, c'est moi qui ai fait la clé ; c'est à moi qu'ils ont donné les vingt francs. C'est moi que vous devez mettre en prison, malgré que j'étais bien loin de croire faire une mauvaise action, je le jure sur mon Dieu.

— Laissez-le parler, dit le maître serrurier au sergent qui s'obstinait à repousser Nicolas sans vouloir l'écouter. Alors il raconta en pleurant ce qui s'était passé entre lui et les voleurs, car l'empreinte trouvée chez le serrurier ne laissait aucun doute sur eux. C'était bien la clé faite sur cette empreinte qui avait servi à entrer chez le marchand.

— Te souviendrais-tu bien de leurs figures ? dit le commissaire de police.

— Ah ! je les reconnaitrais entre mille.

— Je crois bien, dit un sergent, tu m'as l'air d'être de leur compagnie.

— Ces coquins-là ont des élèves partout, dit un autre ; nous en voyons tous les jours au tribunal qui n'ont pas l'âge de celui-ci, et qui sont effrontés pis que les maîtres.

— Oh ! mon Dieu ! suis-je t'y malheureux, s'écria Nicolas, en cachant sa tête dans ses mains. Me traiter de voleur ! moi le fils de Mathieu Pluchard. Ah ! mon pauvre père en mourra de chagrin ! Mon brave maître, ajouta-t-il en se jetant aux genoux de M. Corbillon, jurez-lui que Nicolas n'est pas un voleur ; dites-lui que j'ai été trompé, que j'ai eu tort de ne pas lui tout dire ainsi qu'à vous ; mais que j'étais bien loin de croire faire tant de mal ; que je me serais plutôt laissé assommer par les voleurs que de consentir à travailler pour eux, si j'avais pu me douter du coup. Ah ! monsieur Corbillon, promettez-moi de rassurer mon père, et je vais en prison ; et j'y resterai tant qu'on voudra, jusqu'à temps qu'on aura trouvé les brigands qui m'ont enjolé. On verra bien alors si je suis de leur bande.

Ce discours entremêlé de sanglots attendrit le maître serrurier ; il promit d'aller parler au père Pluchard ; il dit même quelques mots en faveur de Nicolas ; mais la justice ne connaît que les faits. Ils accusaient Jérôme comme possesseur de la baraque où était l'empreinte, comme étant plus en état de faire une clé que Nicolas ; on devait s'assurer de sa personne. Les aveux de Nicolas l'accusaient aussi ; on les conduisit tous deux dans les prisons à la Préfecture.

A peine entré dans la grande salle où l'on dépose les ivrognes, les vagabonds, les voleurs, les tapageurs et les honnêtes gens qui se trouvent parfois, dans les bagarres ; Nicolas s'élança sur un homme, et se suspend au nœud de sa cravate, sans lâcher prise, malgré les coups dont cet homme l'accable. — C'est lui, c'est lui ! crie Nicolas ; je le reconnais, c'est lui ! Alors les voleurs se mettent du côté de l'homme, les ivrognes et les tapageurs viennent au secours de Nicolas, qu'un dernier coup de poing sur la tête allait terrasser. La garde accourt ; Nicolas, respirant à peine, déclare qu'il a reconnu celui auquel il a livré la clé. On fouille le voleur, on trouve une clé neuve roulée dans son mouchoir. — C'est celle-là, dit Nicolas d'une voix défaillante, et il tombe sur le carreau, épuisé par la souffrance et l'émotion.

Le voleur, arrêté le matin même comme vagabond, est mis au cachot. Il dénonce ses complices, on retrouve les effets volés, et Nicolas, ranimé par les soins d'un chirurgien et de son ami Jérôme, est ramené à son père. Le pauvre homme avait failli succomber en apprenant l'arrestation de son fils; il pensa mourir de joie en le revoyant libre. — Ah ! mon enfant, dit-il, quelle terrible leçon ? J'en profiterai, mon père, soyez tranquille. — Ce n'est pas tout, garçon, il faut en faire profiter les autres, et répéter à tes petits camarades de se méfier toujours des gens qui leur diront à propos d'une chose quelconque : *N'en parlez pas à votre père.*



Télégraphe sans fil. — Des projets gigantesques se font jour pour les télégraphes sans fil à grande distance et à travers les océans au moyen de relais. — D'autre part, un navire de guerre français vers Gibraltar entend fonctionner son appareil sans fil la nuit on accourt, on recueille... on reçoit des lambeaux de mots anglais; — c'étaient des ondes hertziennes égarées sur la Méditerranée et échappées de quelque poste anglais. — Nous aurons d'autres surprises.



Des remerciemens à St. Joseph et à St. Antoine de Padoue pour une faveur obtenue.





L'AVENIR DES ENFANTS.

JADIS, les parents chrétiens, plutôt que d'acjurer, dévouaient leurs enfants à la misère et les laissaient, d'un œil ferme, massacrer sous leurs yeux. Aujourd'hui, on s'expose plus volontiers à leur voir perdre la foi qu'à leur voir manquer le diplôme. On achète froidement un titre d'avocat ou de médecin au prix de cent péchés mortels qu'ils pourront commettre avant de l'obtenir. On appelle cela songer à leur "avenir".

Quand on était chrétien, l'avenir était au ciel ; il n'y est plus, il est ici, dans les boutiques, dans les négoce, dans les affaires, dans la boue ; et, pour y arriver, on marche d'abord sur le crucifix. Il n'y a plus de chrétiens, car il n'y a plus de foi. S'il y avait de la foi, on saurait qu'avec tant de lâchetés on expose son âme, et on verrait ce que nous ne voyons pas : des hommes.

Louis VEUILLOT.



†
IHS

Le 10 Oct. la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne. "

RESTEZ CHEZ VOUS.

Par PIERRE L'ERMITE.

CHAPITRE XX.

(suite.)

Le chemin que suivait Clément faisait des lacets autour du château. A chaque instant, au travers des arbres, le jeune homme apercevait dans la nuit les fenêtres des salons violemment éclairées sur lesquelles passaient et repassaient des groupes enlacés..... on dansait..... on danserait jusqu'à minuit ; puis, demain, on se lèverait à 10 heures pour déjeuner, on irait promener les chevaux l'après-midi, on recevrait à 5 heures ; puis on dînerait, et on redanserait. Et ainsi de suite, tous les jours que Dieu ferait..... c'était ça leur vie, et comme lui, pauvre petit Clément, y tenait peu de place.

D'ailleurs, cela valait mille fois mieux ; il n'était là qu'en passant : encore quelques semaines et il partirait de Villeneuve sans y laisser ni un regret, ni une parcelle de son cœur.

Il partirait.....pour aller où ? Et comme il levait la tête pour se répondre à lui-même, il aperçut une seconde fois là-bas, au fond de l'horizon noir, une lueur indéfinie... c'était Paris... Paris, l'effroi de sa jeunesse et qui lui faisait à cette distance l'impression d'une fournaise colossale où brûlaient des millions d'existences.

Immobile, les bras croisés, il la regardait dans la nuit, cette lueur dansante, que reflétaient les nuages.....était-il nécessaire d'aller à Paris pour se faire une position.....? Il retourna la question sous toutes ses faces.

D'abord, que voulait-il faire ? Professeur ? jamais !... Il avait vu le collège, et pour toujours il en avait assez.

Prêtre.....? Certes il l'aimait bien, le bon Dieu ; c'était sa consolation ici bas, aux heures où les grandes eaux de la tristesse envahissaient son âme, d'aller s'agenouiller dans une église, et de prier le Christ, ami des faibles et des malheureux ; c'était aussi sa gran-

de espérance, et quand on attaquait devant lui ce Dieu, dont il voyait partout dans la nature les indiscutables manifestations, il lui passait dans le corps une sorte de frisson, quelque chose d'analogue à ce qu'il aurait éprouvé si on avait raillé tout ce qu'il avait de plus cher sur la terre... Et pourtant..... non ! il n'était pas fait pour être prêtre..... En mettant la main sur son cœur..... il constatait que si Dieu y tenait la place principale, il ne la demandait pas toute..... non..... Dieu ne l'appelait pas au sacerdoce.....

Alors quoi ? ingénieur..... ? il en pleuvait sur le pavé de Paris, qui ne savaient utiliser leurs brevets ; d'ailleurs, la carrière industrielle lui avait toujours inspiré une sorte de répulsion ; il y avait dans ce maniement de forces énormes quelque chose de violent, de brutal, qui l'écrasait.

Faire son droit... ? oui... mais alors c'était rentrer par une autre route dans la tentation obsédante dont il était sorti par un coup de volonté..... non il ne ferait pas son droit, car cette carrière ressusciterait en lui des espérances qu'il ne pouvait pas encourager, le placerait entre l'étude de M. Valmont..... ou le désespoir de la voir passer à un autre dans la main de Blanche.

Et le trouble où le mettait déjà cette pensée, les souvenirs douloureux qu'elle réveillait tumultueusement en lui, les regrets de la séparation durement décidée, tout lui montrait que la blessure était là, fine, mais profonde prête à s'ouvrir de nouveau, si la volonté faiblissait un instant, et laissait dans un cœur déjà brisé des espérances qu'il faudrait anéantir encore.

Non, il ne serait pas avocat. Médecin... ? pourquoi pas..... ? Déjà, à Noyon, cette idée l'avait séduit. Ce serait quatre années à passer à Paris ; et puis, dans l'avenir, la vie considérée, utile, dans un petit coin qu'il choisirait..... qui sait, peut-être à Noyon ; mais plus tard, quand Blanche serait mariée. Il y vivrait au milieu de ses souvenirs, de ses livres, de ses expériences ; il aurait sa carriole d'osier. Sans cesse, pour ses visites, il parcourrait le pays, chaque arbre aurait pour lui un langage, et quand il reviendrait le soir, sur les routes aux détours capricieux, qui serpentent au pied du Siméon, il se rappellerait les jours déjà lointains de son enfance où souriant en face l'avenir heureux, tenant dans sa main la main de

sa petite amie, ils entraînaient Got, là-haut, au-dessus des grottes où croissent, tout droits, les sapins argentés, et d'où l'on découvre à perte de vue la si gracieuse vallée de l'Oise...Oui...médecin... cela irait à sa nature affectueuse.....il se ferait une famille chez les pauvres.....une famille qu'il pourrait aimer sans entendre éclater derrière lui les insinuations d'un Cassoneau..... Et puis, se trouver toujours en contact avec la souffrance des autres, cela lui ferait oublier la sienne.....

Tout en réfléchissant ainsi, Clément était descendu jusqu'à la grille, en laissant à gauche le pavillon où il couchait..... La fraîcheur du soir lui avait fait du bien ; le grand calme de la nature semblait s'étendre aussi sur son âme et en chasser les pensées attristantesOui, malgré les indécisions douloureuses de l'âme, malgré nos aspirations déçues, malgré nos souffrances, il fallait bénir la Providence, car toutes ces choses constituaient le mystérieux trésor avec lequel on payerait son entrée là-haut ; oui, Dieu était bon.....et les étoiles qui scintillaient là-haut, dans le bleu silencieux de l'infini, semblaient veiller pour lui sur sa pauvre créature.....Pourquoi ne ferait-il pas sa prière du soir, là, en face de la nature immense, au milieu de l'apaisement mystérieux des choses...? Les arbres, au-dessus de lui, secouaient au vent du soir la poussière du jour, pourquoi ne ferait-il pas comme eux, et ne laisserait-il pas là, avant de remonter, tous ses ennuis, toutes ses inquiétudes, dans une prière, dont il pressentait déjà la salutaire douceur.....?

A cet endroit, il y avait précisément un vieux banc de pierre tout couvert de mousse : Clément s'y agenouilla, et, pendant quelques minutes, parla au Père qui est dans les cieux, au Père qui veille sur toutes ses créatures, sur les oiseaux et sur les enfants, sur les riches et sur les pauvres; il lui confia les douleurs de son passé, les soucis de son avenir, et l'espérance intime qui ne voulait pas mourir au fond de son être..... Peu à peu, la paix descendait dans son âme, la paix douce et fortifiante, comme les grands calmes qui s'étendent sur les champs après les heures d'orage..... Il pria encore, le front appuyé au fût d'un arbre, lorsque, subitement, l'allée s'éclaira de deux lanternes. Le sable grinça et une

voiture passa au galop, emportant une demi douzaine d'invités, tous très gais, et réveillant les échos endormis par des éclats de voix discordantes, qui essayaient de chanter un couplet, de nouveau très en vogue dans la Ville-Lumière :

Joséphine.....elle est malade.....adel.....

Ah! plaignez ma pauve sœur!.....

Il la laissa passer, puis s'achemina vers le petit pavillon où il couchait. Le jardinier vint à sa rencontre, après avoir fermé la grille ; et il lui raconta qu'une dame en noir, très distinguée, accompagnée d'une jeune fille toute blonde, était montées, l'après-midi, au château, dans une voiture louée en bas, à Villeneuve. Toutes les deux s'étaient informées du jeune précepteur et paraissaient l'aimer beaucoup ; mais, à aucun prix, elles n'avaient voulu laisser leur nom, ni dépasser son pavillon.-

L'une d'elles semblait réellement ne pas pouvoir repartir ; et, de sa fenêtre embusquée sous la verdure, il l'avait vue se retourner longuement et plusieurs fois, vers la grille du château.....

Et, comme il faisait nuit, le jardinier ne remarqua pas, pendant qu'il parlait, que Clément avait pâli, pâli effrayamment.....

CHAPITRE XXI.

C'est le mois d'octobre.

Il tombe sur Paris une petite pluie fine. Elle tombe lentement, sans se presser, on dirait qu'elle tombera ainsi jusqu'à la fin du monde. Elle enveloppe toute la ville d'une atmosphère grise, monotone, désolée ; il fait déjà froid pour la saison, et la foule patauge lamentablement dans une boue glaciale.

Dans le courant d'air perfectionné qui circule autour de la gare du Nord, les voyageurs du train omnibus arrivant de Tergnier-Noyon-Compiègne plétinent sur le trottoir, s'éborgnant réciproquement avec la pointe de leurs parapluies inondés. Les uns essayent de héler un fiacre. Le cocher les toise dédaigneusement : " Cinq personnes à charger !..... merci, plus souvent !..... prenez l'omnibus..... tas de voyageurs à trente-six sous la douzaine !....."

L'omnibus... c'est facile à dire. Tous passent, invariablement complets, et, là-haut, sur l'impériale, les voyageurs se tiennent debout. Il devient même difficile de quitter le trottoir, tellement, sur la chaussée, l'armée des balayeurs vient d'aggraver la situation. Ils sont là, une vingtaine, chaussés de bottes énormes, armés de râdeaux pleins, qui alignent devant chaque trottoir une bordure de boue dépassant deux mètres de largeur, et bloquant sur le trottoir tous les passants.

Au milieu de cette déroute, un jeune paysan, une vieille valise en drap tenue sur l'épaule au bout d'une canne, va, vient, tourne, retourne, fait les cent pas, sans se décider à prendre un parti.

Ce paysan a dix-neuf ans, on lui en donnerait trente, tellement il est large et fort. Sous ses habits mal taillés, on devine une carure terrible, épanouie en plein champ sous le grand soleil de Dieu. Nos lecteurs le connaissent déjà, car il s'appelle Isidore..... Ce matin il a quitté Noyon. Sa mère a refusé de l'accompagner à la gare, car la vieille Jupinet a ses idées bien plantées sous son rude crâne de paysanne ; pour elle, c'est une folie, une ingratitude, un sacrilège, d'abandonner là sa terre, sa vieille terre que ses ancêtres ont retournée tant de fois, qui jamais ne les laissa mourir de faim et de quitter le foyer où l'on naquit, le village où tous les ancêtres étaient nés, où tous le monde se connaissait, pour aller là-bas, dans ce Paris vicieux, chercher le moyen soi-disant facile de gagner un argent qu'on dépenserait plus facilement encore.

Et, malgré tout, Isidore s'était entêté, soutenant qu'il avait raison, et contre sa mère qui était une arriérée, et contre M. Valmont qui avait des raisons très claires de le garder, lui, Isidore, le meilleur ouvrier du Ruault, et contre l'archiprêtre de Noyon, qui avait toujours peur que les âmes se perdent dans la capitale.

Le vieux Jupinet en était bien revenu de son caprice imprudent pour Paris. Les raisonnements de sa femme l'avaient retourné ; mais il n'osait plus rien dire à Isidore, tellement il était honteux maintenant de ne pas avoir combattu ses projets, alors que peut-être on aurait pu les changer.

Seulement, quand il vit son fils sur le point de partir, tout son être se retourna : on eut dit que son sang de laboureur se révol-

tait, que l'atavisme parlait en lui, et que les vieux, dont il était le descendant, s'indignaient devant Isidore, comme devant un déserteur et un apostat !.....

Il s'était assis au coin du foyer en répétant sans cesse cette parole comme une litanie : " T'as tort, mon gas... T'as tort !... "

Et Isidore, impatienté, comprenant qu'il y aurait des scènes en chemin, lui avait dit adieu là, préférant ne pas montrer à tout Noyon qu'il partait malgré tout le monde.

Son cousin Jacques, seul, l'avait accompagné à la gare. Ils avaient fait la route sans causer, chacun ayant son idée. Tant pis pour Isidore s'il faisait une bêtise; quant à lui, il en profiterait sans remords.

Evidemment, Jupinet ne pourrait plus garder tous ses champs, et le Jacquot savait bien ce qu'il lui proposerait. Depuis des années il s'était tu, attendant son heure, elle allait venir : il lui offrirait même, comme un service, de lui acheter les champs qui dévalaient jusqu'à la route, ces champs regardés si longtemps avec convoitise, avec le désir, la passion de les posséder, de les ajouter au joli lot qu'il avait déjà au soleil..... Isidore s'en allait, et Jacques se rendait cette justice — c'était beaucoup — que jamais, depuis quatre ans, il n'avait dit un mot pour l'encourager dans son dessein d'aller à Paris. Que pouvait-on lui demander davantage ? De le combattre, ce projet ?..... Mais il croyait bien l'avoir fait, seulement Isidore l'ayant malmené une première fois, il n'avait plus insisté.

Et c'est ainsi qu'Isidore avait quitté Noyon, sans un regret, s'obstinant dans son idée, apportant à la suivre cette tenacité silencieuse du paysan, pour lequel chaque objection est une raison de plus pour s'affermir dans sa volonté première.

En octobre, la nuit vient vite. Les yeux d'Isidore, habitués aux grands espaces, clignotaient à la lueur jaune des becs de gaz qui s'allumaient sous la pluie..... Et ce Nangart qui ne venait pas !..... Car c'était lui, le chasseur du café parisien, qui avait facilité cette équipée; il avait promis d'être sur le quai de la gare pour attendre *son pays*; il devait le piloter, lui faire des relations, lui trouver une place. Mais Isidore avait beau devisager tout le monde, il ne reconnaissait personne.

Alors, quoi faire, à cette heure, dans ce Paris qu'il ne connaissait pas, où jamais il n'avait encore mis le pied ?.....

Aller à l'hôtel ?..... Mais c'était une pièce de cent sous, tout de suite, qui allait partir, et il n'en avait pas à gaspiller dans la bourse de cuir qu'il avait achetée, un jour à la foire de Noyon... Pourtant il fallait dîner et coucher quelque part ?.....

Et il s'avavançait..... reculait..... faisait en dehors de la grande marquise quelques pas sous la pluie, puis revenait se gîter sur un banc, traînant toujours sa valise qui lui sciait l'épaule.

A la fin, il n'y tint plus. Puisque cet animal de Nanglat lui manquait ainsi, dès son arrivée, il irait le trouver tout seul..... Il servait comme chasseur dans un café sur les grands boulevards, et avait un uniforme très distinctif, il arriverait bien à le découvrir dès ce soir !..... Il avait fait au Siméon des chasses plus difficiles que celles-là..... Allons, houp !..... en marche !..... Et, baissant la tête, tendant le dos à la pluie maussade et pénétrante, accrochant les passants avec sa valise, il fila droit devant lui sans trop savoir où il allait.

Il marcha trois quart d'heure du pas lent, cadencé, des paysans ; les maisons succédaient aux maisons, les rues pleines d'ombre succédaient aux rues pleines d'ombre, et devant lui, toujours, quelque chose de monotone, de fatigant et d'interminable ; que de fois il avait marché des heures sur les routes départementales, quand il allait à pied de Noyon à Coucy, et jamais il n'avait éprouvé ce qu'il ressentait là, dans tout son corps. Ce n'était pas seulement de la fatigue physique, c'était encore une sorte d'inquiétude, une angoisse vague de l'inconnu : à cette heure toujours il était *chez lui*, c'était le moment de la soupe bien chaude et de la cheminée flambante, là-bas, au pays. Et puis tout ce bruit, tout ce va-et-vient assourdissant des voitures l'obligation de se garer, à chaque instant, tout cela l'étourdissait, lui enlevait la perception nette des choses.

Deux fois déjà, il avait demandé les grands boulevards..... c'était tout droit, puis on tournait à droite.... encore à droite.... enfin à gauche..... Mais il marchait, sentant bien qu'il s'embrouillait ; et n'osant plus demander des indications données trop vite pour être comprises par sa pauvre tête un peu dure de paysan.

Tout à coup, au détour d'une rue, il se retrouva en face de la gare du Nord. D'abord il crut rêver, mais en s'approchant, il reconnut le monument, les statues, l'horloge, les alentours.

Alors il eut un moment de découragement, et, trempé jusqu'aux os par la pluie qui tombait toujours, il s'assit, accablé, sur un banc : Bon sang de bon sang !..... c'était-il grand ce Paris tout de même !..... Compiègne était une rude ville pourtant..... mais on n'y marche pas une heure pour se retrouver au même endroit..... Et puis, ces omnibus qui n'arrêtent pas, et cette foule !... dire que tout ce monde-là va trouver ce à ce giter !..... Enfin tout de même, il ne pouvait pas rester là..... Un omnibus s'arrêta devant lui pour laisser descendre une famille..... A tout hazard il voulut y monter..... Le conducteur, de fort méchante humeur, n'y consentit qu'à peine : c'était dégoûtant des voyageurs pareils, crottés comme des barbets, et traînant des colis énormes derrière eux !.....

Le fait est que le malheureux Isidore se trouvait en vilaine posture. Mal équilibré sur ses jambes dans l'omnibus cahoteux, gêné par sa valise, ruisselant d'eau, il eut immédiatement tous les voyageurs contre lui, et deux dames se levèrent pour ne pas l'encadrer. Puis, ayant expliqué qu'il voulait aller sur les grands boulevards, on s'en débarrassa le plus vite possible en le débarquant à la première correspondance.

Il était 7 heures quand il mit le pied sur le boulevard des Italiens... Il avait froid, mais pas faim lui qui, d'habitude, mangeait si bellement à la table paternelle... Il avait peur surtout... peur de quoi ?..... peur de rien et peur de tout..... un sentiment très vague produit par le brisement subit d'habitudes héréditaires..... Et puis, toujours devant les yeux la même sensation d'immensité fatigante ; de plus en plus, ils lui paraissaient interminablement longs, tous ces boulevards : il avait beau se lever sur la pointe des pieds, monter sur un banc..... Aussi loin qu'il regardait, c'étaient des cordons de lumière, des magasins d'une richesse inouïe, et qui ne l'intéressaient pas, sans compter que les tempes lui faisaient mal ; pour sa première fois de sa vie, il sentait autour de sa tête une sorte de cercle de fer qui l'étreignait horriblement..... C'est la faim, pensa-t-il, et, à la façon des simples, qui prennent tout d'un coup une résolution, et marchent à son accomplissement, tête baissée, avec d'autant plus de violence qu'ils veulent moins réfléchir..... il vit une façade étroite sur laquelle flamboyait en grosses lettres : " Restaurant. " Et, tout de suite, la figure crispée, l'y entra.

(à suivre)

.....
 DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,
 A JEANNE D'ARC (AYLMEUR-EST.)